

JEUNESSE
Un *Don Quichotte* exceptionnel
Page F 3



ENTREVUE
Yannick Haenel, roi de la controverse
Page F 5

LIVRES



SOURCE: MARCHAND DE FEUILLES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Son dernier recueil de nouvelles s'appelait *Mises à mort*, et le bruit a couru que c'était l'ultime. Du coup, Suzanne Myre se retrouvait avec un nouveau défi à relever: celui d'écrire un roman. Trois ans plus tard, elle remporte son pari en publiant *Dans sa bulle*, toujours chez Marchand de feuilles, un roman qui n'a en rien sacrifié son humour irrésistible, mais qui plonge cette fois à fond dans un milieu que l'écrivaine connaît puisqu'elle y travaille depuis plus de vingt ans: le milieu hospitalier.

CAROLINE MONTPETIT

Avec Suzanne Myre, on continue donc de naviguer entre le tragique et l'ironique, entre la légèreté et la gravité, deux attitudes que l'écrivaine maîtrise assez pour faire en sorte qu'on ne pose son roman qu'une fois celui-ci terminé. Mélisse, le personnage principal, est une préposée aux bénéficiaires dans un hôpital, qui n'a jamais connu son père et qui a vécu jusque-là des amours sans issue.

Suzanne Myre, pour sa part, travaille à l'hôpital Notre-Dame à la centrale des messagers. C'est-à-dire que 70 % de son travail en est un de brancardier, qui transporte des malades immobilisés d'un endroit à un autre, explique-t-elle.

De ce point de vue, donc, elle observe la mort, la maladie, la solitude aussi. Et y insuffle sans aucun doute l'énergie ébouriffante de son humour décapant.

Étonnamment, c'est alors qu'elle était en congé de l'hôpital pour une période de quelques mois que Suzanne Myre a entrepris d'écrire sur le milieu hospitalier, où elle baignait pourtant depuis déjà plusieurs années. *«Peut-être que je m'en ennuyais»*, hasarde-t-elle. Elle dit que son recueil pourrait être un éloge aux préposés aux bénéficiaires, dont le travail est si humble et si exigeant. Pourtant, précise-t-elle, personne ne devrait vraiment se reconnaître dans ce roman, ni les patients de l'hôpital ni les employés. *«Je sais qu'ils vont lire le roman et je dois faire attention»*, dit-elle.

Depuis qu'elle y travaille, l'hôpital Notre-Dame a fermé son unité de soins prolongés, où l'on plaçait les patients qui n'avaient pas de réel espoir de guérison, mais qui n'étaient pas non plus destinés à l'unité des soins palliatifs.

«C'est à se demander où ils vont les mettre, dit Mélisse à ce sujet dans le livre. *Dans des conteneurs à petits vieux qu'on entreposera dans des parcs industriels?»*



Suzanne Myre se défend bien d'avoir voulu écrire un roman à saveur «sociale». Les médias mettent chaque jour l'accent sur les problèmes des hôpitaux et c'est leur travail de le faire. Mais dans les hôpitaux se jouent aussi quotidiennement les questions de vie ou de mort, un terrain de prédilection pour l'écrivaine, qui dit avoir été fascinée par la mort à un âge très jeune. Mais ici, il y a aussi une force majeure à l'œuvre, un espoir, un humour surtout, une autodérision, qui donne envie de croquer, fût-ce pour une dernière fois, dans le fruit de la vie.

Sur la table de cuisine de son appartement, où se déroule la rencontre, il y a d'ailleurs des fruits, des fraises, des oranges et des canneberges, qui dégagent une odeur délicieuse, une sorte de contrepartie à l'odeur écœurante de l'hôpital dont Suzanne Myre parle en entrevue. *«Il m'arrive de traverser une unité sans respirer ou en respirant par la bouche»*, raconte-t-elle. Pourtant, elle ne qualifierait pas de «malsain» pour autant le monde des hôpitaux. La maladie et la mort font tout simplement partie de la vie, résume-t-elle. Mais la

VOIR PAGE F 2: **IRONIE**

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

« Es-tu heureuse ma fille ? »

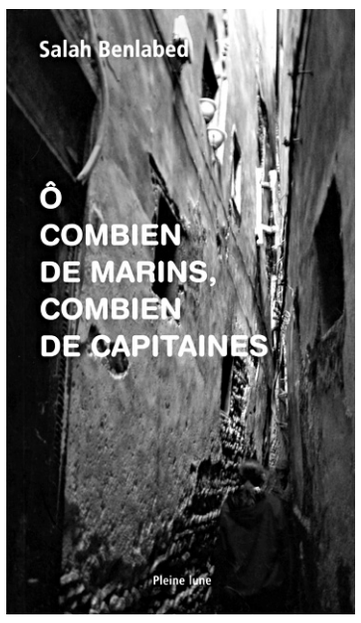
SUZANNE GIGUÈRE

Cette question que lui a posée son père quelques jours avant sa mort revient hanter Souad. Universitaire et écrivaine, originaire du Maghreb, elle a passé plus de la moitié de sa vie en France. Après cette longue escale d'une trentaine d'années, fragilisée par un second divorce, Souad ne semble plus trop savoir quel est son lieu d'appartenance. Les années en France ont été moins angoissantes, plus confortables, les plus douloureuses aussi. Avec le temps, la mémoire retourne à ses origines, lui dit Malik, un de ses amis. Livrée à une houle de souvenirs, Souad se prend dans les fils du passé: une enfance solaire découpée dans la toile de la guerre, mémoire à vif tempérée par d'autres images, plus douces, qui affleurent en une trame de rythmes et de danses, de tendresse et de folle gaieté.

Avec les années, les souvenirs se trouvent magnifiés, interprétés, réinterprétés, falsifiés ou, pis, inanimés. Le temps est venu pour Souad de partir. Nous la retrouvons de l'autre côté de la Méditerranée dans le hameau saharien où elle a grandi. En compagnie de sa sœur Nedjma, elle redécouvre quelques plaisirs oubliés: la caresse de soie des tissus chatoyants, des bruits et des odeurs perdus, le sirocco, ce vent chaud du désert, les youyous assourdissants des femmes. Mais le pays a changé. Jamais nommé, il nous est dévoilé en pointillé: obscurité coloniale, guerre de libération, indépendance, décennie de fracas et de fureurs…

Aujourd'hui, il est divisé en deux: les riches d'un côté, les pauvres de l'autre. Pour une partie de la population, la difficulté permanente pour accéder au nécessaire quotidiennement laisse de moins en moins de place aux illusions. Souad reste stupéfaite par la capacité des siens *«à survivre sans une lamentation mais, au contraire, dans les rires et la joie»*.

Elle se sent désormais aussi étrangère sur les Hauts-Plateaux de son enfance qu'en France. *«On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait»*, écrit Nicolas Bouvier dans ses carnets. (*L'Usage du monde*). Elle souhaitait raccorder ses deux séjours à un troisième et dernier et faire ainsi une seule ligne ou un



cercle de sa vie. Le destin en décide autrement.

Rythmé par des complaintes berbères ou andalouses lancinantes et incantatoires, le roman de Salah Benlabed tente d'exorciser le malaise de l'exil et du déracinement. Le plus difficile pour un écrivain qui utilise la première personne du singulier est de trouver la bonne distance pour transformer son récit en quelque chose d'universel. Ce qui retient l'attention, c'est la justesse avec laquelle Salah Benlabed parle de cette blessure invisible qu'est l'exil et sa capacité à se glisser dans la peau et la psychologie d'une femme avec autant de réalisme. Chroniqueur de son époque, doté d'un sens romanesque, l'écrivain algérien, installé à Montréal depuis une quinzaine d'années, nous offre un roman d'une émouvante beauté, où l'émotion s'allie à la pudeur, l'analyse à l'élan lyrique. Avec en sourdine une petite musique insistante en forme d'interrogation. Peut-on jamais s'affranchir de la pesanteur de l'exil?

Le titre est extrait d'un poème de Victor Hugo, *Océano Nox*: *«Ô combien de marins, combien de capitaines / qui sont partis joyeux pour des courses lointaines / dans ce morne horizon se sont évanouis!»*

Collaboratrice du Devoir

Ô COMBIEN DE MARINS, COMBIEN DE CAPITAINES
Ṣalah Benlabed
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2010, 192 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Semprún et Goethe à Buchenwald

MICHEL LAPIERRE

Lorsqu'on demande à Jorge Semprún, écrivain et militant de gauche d'origine espagnole, qui, né à Madrid en 1923, vit à Paris, écrit essentiellement en français, à quel pays il appartient le plus et si sa vocation est davantage littéraire ou politique, *«un cri du cœur»* lui monte aux lèvres: *«Ce que je suis avant tout, ou par-dessus tout, c'est un ex-déporté du camp de Buchenwald.»* Cette ancienne prison allemande lui semble le *«cœur de l'Europe»*.

Ne se trouve-t-elle pas près du centre de Weimar, ville chère à Goethe, et dans le bois même où l'illustre écrivain aimait se promener avec son ami Eckermann pour y discuter? En français, *buchenwald* veut dire «forêt de hêtres».

Mais, dans *Une tombe au creux des nuages*, recueil de 18 de ses discours prononcés entre 1986 et 2005, incluant aussi un de ses articles, Semprún ne se contente pas de relater ces faits. Il rappelle, avec insistance, que le camp de concentration a servi à enfermer non seulement, de 1937 à 1945, des opposants au nazisme, y compris lui-même, rouge espagnol devenu résistant français, mais encore, dès l'occupation soviétique de l'Allemagne de l'Est et jusqu'en 1950, des indésirables selon les critères politiques du stalinisme.

Une tombe au creux des nuages est un recueil de 18 discours de Semprún prononcés entre 1986 et 2005

En 1999, l'UNESCO élit Weimar capitale culturelle de l'Europe. Dans la ville, Semprún fait alors un discours très senti sur la place singulière de l'Allemagne dans l'histoire antagonique de la culture et de l'horreur. *«Nous sommes,* déclare-t-il, *en présence des traces superposées des deux totalitarismes qui ont bien failli détruire à tout jamais la possibilité d'une renaissance de l'Europe…»*

Plusieurs années après son internement, l'écrivain revoit la cheminée du crématoire de Buchenwald. Lui revient à l'esprit l'humour terrible des vers de Paul Celan: *«alors vous avez une tombe au creux des nuages / on n'y est pas couché à l'étroit»*. L'écartèlement entre l'amour de la culture germanique et le rejet de l'horreur nazie ne fut sans doute pas étranger au suicide de ce poète juif roumain de langue allemande et s'exprima chez lui par des mots répétés: *«la mort est un maître venu d'Allemagne»*.

Semprún évoque aussi l'autre totalitarisme. Il fait remonter longtemps avant la chute du mur de Berlin, en 1989, la tendance autodestructrice du communisme, système *«incapable*, précise-t-il avec intelligence, *de survivre au défi des nouvelles technologies (qui exigent une société ouverte pour se développer)»*. Le lent déclin du régime soviétique, il ne craint pas de le comparer à la baisse actuelle de la confiance des citoyens envers les vieilles démocraties parlementaires.

Serait-ce que Buchenwald, forêt universelle d'une Europe goethéenne et carrefour des totalitarismes, rappelle que la démocratie, trahie par Hitler et Staline au nom du peuple, affadie par le parlementarisme et l'électoralisme au nom de l'atomisation des libertés, est la victime du monde entier?

Collaborateur du Devoir

UNE TOMBE AU CREUX DES NUAGES
Jorge Semprún
Climats
Paris, 2010, 336 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

François Gravel : sauvagement bon

Une série qui mélange le mystère et le suspense, de même que la réalité et la fiction

LOUIS CORNELLIER

Notre récente littérature pour adolescents a ses classiques. Les séries des *Raisins* (Raymond Plante), *Ève Paradis* (Reynald Cantin), *Marie-Lune* (Dominique Demers) et *Cassiopée* (Michèle Marineau) méritent ce titre. Il faudra désormais ajouter à cette courte liste la brillante série *Sauvage,* œuvre du romancier François Gravel.

Composée de six romans qui viennent d'être réunis en un seul volume aux éditions Québec Amérique, cette série, qui met en vedette les quatre membres du club littéraire des Cadavres exquis, mélange le mystère et le suspense, de même que la réalité et la fiction, grâce à une subtile utilisation de la mise en abyme.

Les personnages adolescents de *Sauvage*, surtout Steve Charbonneau, sont des écrivains en herbe. Par la puissance de la littérature, dont ils sont à la fois les créatures et les créateurs dans cette œuvre, ils deviennent les héros de leur propre vie.

Vraie vie et imaginaire

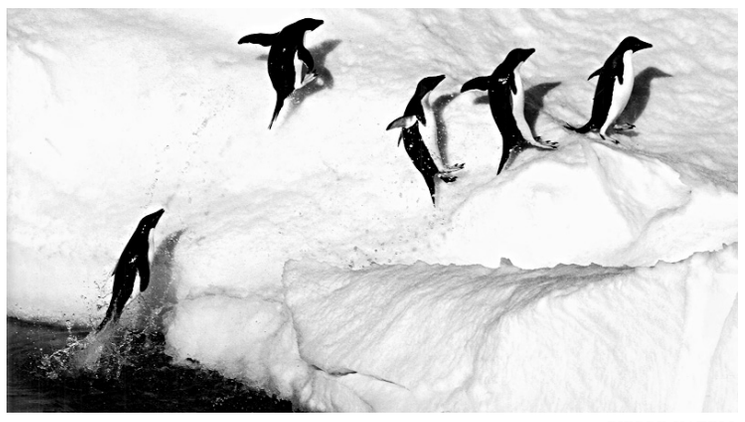
L'Araignée sauvage et *Sales crapauds*, les deuxième et sixième romans de cette série sans temps mort, sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Ils illustrent, de saisissante façon, que la vraie vie et l'imaginaire littéraire doivent se nourrir mutuellement pour garder vivante la flamme aventurière de l'existence.

Une belle leçon, donc, mais d'abord un plaisir pour les lecteurs, qu'ils soient ados ou adultes.

Collaborateur du Devoir

SAUVAGE
François Gravel
Québec Amérique
Montréal, 2010, 856 pages

EN BREF



PIERRE KATELL
Photo du film *Océans*, publiée dans le livre du même nom au Seuil

Un océan dans votre bibliothèque

On éprouve une nostalgie en sortant de l'eau après une plongée sous-marine, une nostalgie de cette beauté fugace des fonds marins. Ceux qui auront vu le film *Océans* de Jacques Perrin, sorti en salle cette semaine, se plongeront sans doute avec délice dans le livre *Océans*, publié au Seuil, qui présente des photos du film, accompagnées de textes de François Sarano et de Stéphane Durand. Outre les photos, magnifiques, les textes, documentés, sont signés de scientifiques reconnus. L'occasion de se familiariser, seul ou en famille, avec la vie des méduses, des iguanes marins, du requin-pèlerin ou des jardins coralliens. – *Le Devoir*

Mailloux pour tous

«J'ai été Jacques Mailloux, comédien de naissance, enfant sans drame, dehors tout le temps.» Premier roman d'Hervé Bouchard, d'abord paru aux défuntes éditions de l'Effet pourpre en 2002, *Mailloux* s'ouvre sur cette phrase qui tient du programme et du testament. La suite est à la hauteur de tous les drames, qu'ils soient grotesques, terrifiants ou simplement légers. Loin des récits d'enfance qui abondent dans la littérature québécoise, bluette surréaliste ou confession nostalgique, l'histoire de Jacques Mailloux, *«fils pissou»*, convoque son lecteur à l'excavation d'une enfance vécue dans une Jonquière transfigurée. Un roman déjanté et puissant à ne pas mettre entre toutes les mains. (*Mailloux – Histoires de novembre et de juin,* Hervé Bouchard, Le Quartanier, coll. «Ovni», Montréal, 2010, 168 pages) – *Le Devoir*

Autopsie de la nouvelle québécoise

Chercheuse italienne née en 1974, titulaire d'un doctorat de l'Université de Bologne, Cristina Minelle s'est penchée attentivement sur un large corpus de nouvelles québécoises parues en recueil entre 1980 et 1995. Des années qui correspondent, du moins pour ce qui est de la quantité, à une *«phase ascendante de la publication de nouvelles»*. Ce boom de la nouvelle traduirait ainsi, aux yeux de l'auteure de *La Nouvelle québécoise (1980-1995). Portions d'univers, fragments de récits*, des besoins liés à une conjoncture socioculturelle bien particulière au Québec. Fruit d'une pensée et d'une sensibilité fragmentées florissant dans une société en pleine crise post-référendaire, la nouvelle serait entre tous, selon cette thèse, *«le genre de la crise et de la déstabilisation»*. (*La nouvelle québécoise – 1980-1995, Portions d'univers, fragments de récits,* Cristina Minelle, L'Instant même, Québec, 2010, 240 pages) – *Le Devoir*

Le despotisme vu par Kapuscinski

Grand reporter et historien, correspondant étranger de l'agence de presse polonaise, Ryszard Kapuscinski a couvert entre 1958 et 1980 une trentaine de révolutions et de coups d'État. En Afrique, en Amérique latine ou en Asie, partout où le feu couvait, ce grand journaliste a promené son regard et son stylo. Trois ans après sa mort, Flammarion nous propose de nouvelles traductions de certains de ses livres les plus importants, consacrés à des monuments déboulonnés du totalitarisme au XXe siècle. Paru d'abord en 1978, *Le Négus* est un portrait croisé de l'empereur Hailé Sélassié, qui a tenu l'Éthiopie d'une main de fer de 1930 à 1974. Quatre ans plus tard, en publiant *Le Shah* peu de temps après la révolution iranienne, Kapuscinski s'interrogeait encore une fois sur la chute d'un empire et les mécanismes singuliers du despotisme. Deux chefs-d'œuvre du genre qui prennent la forme de fresques *«sur l'art antique de gouverner»*. (*Le Shah. Le Négus*, Ryszard Kapuscinski, Traduits du polonais par Véronique Patte, Flammarion, Paris, 2010, 240 et 227 pages) – *Le Devoir*

Un demi-siècle d'édition chez Hurtubise

En 1960, après avoir participé à la création de la revue *La Relève* et accouché des éditions de L'Arbre, Claude Hurtubise fondait les éditions Hurtubise HMH. Afin de souligner les 50 ans de leur existence, les éditions Hurtubise publient *Histoires de livres*, un ouvrage collectif plutôt inégal en forme d'hommage général au livre ou particulier à l'homme auquel ont contribué un cortège d'auteurs maison et de témoins-clés. Gilles Marcotte y salue l'ami Claude Hurtubise (décédé en 1999), tandis que Guy Rocher et Naïm Kattan rendent hommage à un grand éditeur. (*Histoires de livres*, Collectif dirigé par Jacques Allard, Hurtubise, Montréal, 2010, 248 pages) – *Le Devoir*

IRONIE

SUITE DE LA PAGE F 1

bulle est indispensable aux gens qui y travaillent, s'ils veulent rester en bonne santé. La Mélisse du roman en a une, Suzanne Myre en a une aussi, semble-t-il. Car s'il y a chez elle une *«curiosité envers la maladie»*, il y a aussi une volonté de vivre, de surmonter les difficultés de la vie, pour vieillir plus sereinement. Elle reconnaît d'ailleurs avoir légèrement perdu de son cynisme antérieur, s'être adoucie avec les années. On sent à travers les lignes son intérêt pour la philosophie bouddhiste, à laquelle elle confirme s'être intéressée dernièrement.

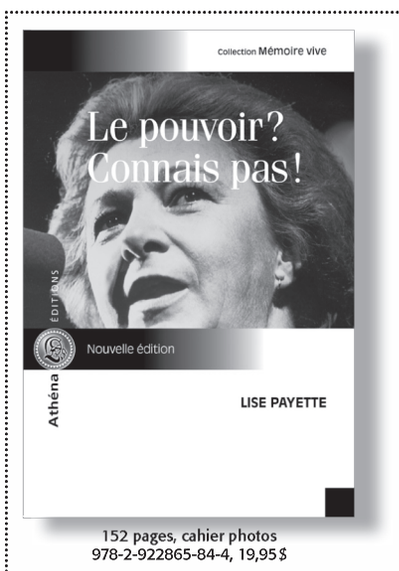
Elle a par exemple cette réflexion sur la vieillesse et la mort: *«Il existerait une pratique terrible chez les Japonais, ou est-ce une légende, qui consiste à se débarrasser des parents devenus âgés en les abandonnant dans les montagnes. La montagne est peut-être un moindre mal et la forêt d'une montagne sent tout de même meilleur que cet endroit, ai-je souvent pensé après avoir pris connaissance de cette coutume japonaise grâce à la lecture d'un manga»*, écrit-elle.

Pourtant, en entrevue, Suzanne Myre précise qu'elle nous estime tout de même chanceux d'avoir un système de santé qui permet de guérir, autant que faire se peut, de nos maladies.

Suzanne Myre n'a donc pas abandonné l'écriture en cours de route. Elle promet d'ailleurs déjà une suite romanesque à *Dans sa bulle*. Si le passage au roman a été laborieux, lui a demandé trois bonnes années, il semble donc avoir été concluant. Comme la Mélisse du roman, Suzanne Myre est amatrice de films d'horreur japonais et de bandes dessinées. L'un de ses personnages de *Dans sa bulle*, Michel, atteint d'une maladie psychiatrique, sans doute le plus complexe du livre, est d'ailleurs un créateur de bandes dessinées. Et Suzanne Myre a elle-même comme projet d'écrire un jour une bande dessinée autobiographique. Sans doute après son deuxième roman.

Le Devoir

■ À lire: la critique de Danielle Laurin en page F 3



152 pages, cahier photos
978-2-922865-84-4, 19,95 $

« Entre le 15 novembre 1976 et le 20 mai 1980, entre la joie et la désillusion, j'aurai cheminé tant bien que mal dans le labyrinthe du pouvoir avec le sentiment d'y être étrangère. »

Une nouvelle édition, revue et augmentée.

Athéna ÉDITIONS

www.athenaeditions.net

LE SAMEDI 1er MAI de 11 h à 13 h



LA LIBRAIRIE LE FURETEUR VOUS INVITE À UN ENTRETIEN AVEC KIM THÚY

L'auteure du très beau roman



« Sobre et pudique, Kim Thúy raconte l'exode de sa famille. Elle nous offre un roman délicat, où le passé et le présent se mêlent, restituant le cours d'une existence singulière ».
M.-C. Fortin, La Presse

LIBRAIRIE LE FURETEUR
25, rue Webster, Saint-Lambert (Québec) J4P 1W9
Librairie indépendante agréée

R.S.V.P.: 450 465-5597 info@librairielefureteur.ca

LITTÉRATURE

La nouvelle Suzanne Myre



DANIELLE LAURIN

Sixième livre… mais premier roman de Suzanne Myre, enfin! Tout de suite la question se pose: l'auteure est-elle aussi acerbe et cinglante que dans ses nouvelles? Tout de suite la réponse est oui. À première vue…

On ouvre *Dans sa bulle* et on reconnaît pour notre plus grand plaisir le ton, le style, la griffe Suzanne Myre. Même écriture nerveuse, même ironie, même autodérision. Même genre de petit détail qui tue. Et même genre de personnages.

L'héroïne a 30 ans, vit seule. Elle est insomniaque, irascible. Elle déteste la superficialité, se moque de la coquetterie féminine. Elle est blindée contre les hommes, contre le monde, ou fait comme si. Ce qui la sauve: l'humour. L'humour noir.

Pas de nouveauté de ce côté-là, donc. On est bien dans un livre de Suzanne Myre. Mais peu à peu, en filigrane, quelque chose se produit. Quelque chose comme une ouverture. Une réconciliation avec le monde, avec soi-même, peut-être?

Bien sûr, depuis son premier recueil, en 2001, *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous*, jusqu'à *Mises à mort*, il y a trois ans, l'auteure avait creusé un peu de ce côté-là. Il y avait des échappées, parfois, vers la tendresse, la douceur, la compassion. De plus en plus. Mais le regard acéré de la nouvelliste finissait la plupart du temps par prendre le dessus. Pas ici. Ici, c'est le combat constant entre les deux qui est en jeu: entre le dénigrement des autres et de soi, d'une part, et la possibilité de croire en l'autre, en soi-même, d'autre part.

Ce combat, c'est celui auquel se livre l'héroïne jusqu'à la fin du roman. Avec des hauts et des bas. C'est ce qui la rend si attachante, si humaine, malgré tout le mal qu'elle se donne pour avoir l'air insensible.

Les premières pages nous la présentent dans son milieu de travail. Un hôpital. Mélisse Leblanc est préposée aux bénéficiaires dans une unité de soins de longue durée. Elle s'occupe des personnes âgées, avec ce que cela implique de tâches ingrates, d'odeurs désagréables et de collègues blasés au teint gris.

Elle garde pour elle ce qu'elle pense de tout ça. Mais intérieurement, elle bout. Les remarques assassines fusent dans sa tête, tandis qu'elle commence son énième quart de travail ce soir-là.

Elle présente la chose avec philosophie: *«Si je veux passer la soirée en demeurant sereine et concentrée, je dois mettre en marche la DBS, un technique dont je me sers pour me préserver: dans sa bulle. Un tampon entre moi et les assauts extérieurs, qui les absorbe ou sur lesquels ils rebondissent sans me toucher, une enveloppe protectrice qui fonctionne une fois sur deux, étant donné mon hypersensibilité à la bêtise. Hypersensibilité étant une manière élégante pour dire intolérance.»*

Voilà pour l'état d'esprit de Mélisse Leblanc. On compatit. Mais on attend la suite. Ça s'étire un peu, pour tout dire. On se demande si ce sera comme ça encore longtemps: suivre l'héroïne tandis qu'elle vaque à ses tâches en pestant intérieurement tout en tentant de rester zen. Eh bien non.

Arrive un aparté. Le ton change, la narration aussi. On quitte la première pour la troisième personne. Que se passe-t-il? Ça recommencera plus loin. Et ainsi de suite.

En fait, il s'agit de retours en arrière, de mises en situation, qui nous éclairent sur l'héroïne et ses proches. Très astucieux comme procédé. La perspective change, le récit prend de l'épaisseur, gagne en profondeur.

La légèreté apparente demeure, l'humour persiste, mais la gravité s'installe peu à peu. Toutes sortes de chassés-croisés auront lieu. Toute une galerie de personnages colorés va se manifester. Tout ce qui semblait obscur, non résolu, va apparaître sous une autre lumière.

L'univers dans lequel nous plonge Suzanne Myre s'avère fascinant. On croise un vieil excentrique en pyjama rayé qui porte des lunettes aviateur, lit *Le Désarroi de l'élève Törless*, de Robert Musil, et joue au philosophe. On côtoie une infirmière bougonne surnommée *«garde nazi»*, un médecin séduisant qui prend le temps de parler avec ses patients.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Suzanne Myre

Parmi les autres personnages qui jouent un rôle-clé dans l'histoire: une jeune femme trop maquillée à l'appétit sexuel insatiable, un bédéiste excentrique qui s'avère malade mental.

Chacun dans sa bulle. Chacun ses non-dits, ses manques, ses aspirations. Chacun sa façon de voir la vie, l'amour, l'amitié. Très réussi, le portrait d'ensemble: l'impression d'avoir accès à un microcosme de ce que nous sommes. Car *«se vautrer dans sa petite bulle individualiste, ça finit par assécher l'âme»*.

Il y aura des drames, des confidences, des quiproquos, des nuits torrides. Il y aura *«l'affaire du doigt»*, hilarante, qui fera du chemin… mais à propos de laquelle il est préférable de ne rien dévoiler. Il y aura une étrange séance chez une voyante et un tragique accident.

Il y aura des rebondissements jusqu'à la fin. Des exagérations aussi, des coïncidences un peu forcées. Ça frôlera la caricature, par bouts. Mais ça tiendra le coup.

Suzanne Myre nous offre un roman drôle et touchant. Un roman qui joue sur plusieurs plans à la fois. Parfois on pense à Margaret Atwood, parfois on penche vers Anna Gavalda. On est sur la corde raide entre ironie et bons sentiments. Quand la noirceur domine, l'espoir se pointe et vice-versa.

Ce qui reste? Une forme d'apaisement, étrangement. L'impression d'avoir découvert, derrière, une nouvelle Suzanne Myre. Et le désir de lire une suite à ce roman.

DANS SA BULLE
Suzanne Myre
Marchand de feuilles
Montréal, 2010, 416 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Un fabuleux *Don Quichotte* pour les enfants

ANNE MICHAUD

Bonne nouvelle pour tous ceux qui déplorent le fait que les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas les grands classiques de la littérature: deux éditeurs québécois, Soulières et la Bagnole, ont uni leurs forces pour publier *Les Aventures de don Quichotte le chevalier errant*, version simplifiée du célèbre et prodigieux roman de Cervantès.

Ce *Don Quichotte* abrégé a d'abord été publié en catalan par Rosa Navarro Duran, professeure à l'Université de Barcelone; la traduction en français est l'œuvre de Ian Ericksen, un Québécois spécialisé en études catalanes qui demeure à Barcelone depuis plusieurs années. Les 200 pages sont abondamment et très joliment illustrées par les dessins originaux de Francesc Rovira, un illustrateur catalan spécialisé en littérature jeunesse.



On y retrouve l'essentiel des aventures de don Alonzo Quijano, ce gentilhomme espagnol qui, après s'être rempli l'imagination de romans de chevalerie, s'affuble du nom de don Quichotte de la Manche ainsi que d'un ridicule costume, et part sur les routes d'Espagne en compagnie d'un paysan, Sancho Panza, qui devient son fidèle écuyer. Ensemble, ils combattent d'innombrables ennemis, tous aussi chimériques les uns que les autres puisque, dans l'imagination dérangée de don Quichotte, les moulins à vent se transforment en géants, les troupeaux de moutons en armées et les aubergistes en châtelains.

Si don Quichotte était un peu fou, Robert Soulières (Soulières éditeur) et Martin Larocque (éditions de la Bagnole) le sont sûrement tout autant pour avoir cru à ce projet: fous de livres et de bonne littérature.

Collaboratrice du Devoir

LES AVENTURES DE DON QUICHOTTE LE CHEVALIER ERRANT
Adaptation de Rosa Navarro Duran, illustrations de Francesc Rovira
Traduit par Ian Ericksen
Soulières éditeur et les éditions de la Bagnole
Montréal, 2010, 200 pages
(10 ans et plus)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

À l'amour comme à la guerre

Vladimir Tasic est un auteur d'origine serbe vivant au Canada

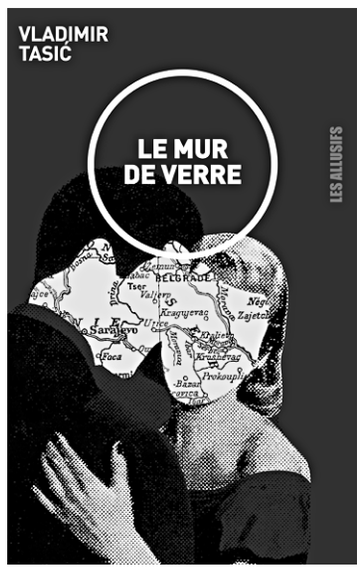
CHRISTIAN DESMEULES

Sur fond d'éclatement de la Yougoslavie, un couple d'immigrants de Toronto, parents d'un jeune garçon, se déchire avec toute la force de son ancien amour. L'homme a un post-doctorat en mathématiques mais a fait fortune par nécessité dans l'univers des jeux vidéo; elle travaille comme téléphoniste dans la centrale de réservations d'une chaîne hôtelière. Leur histoire est hantée par celle de leur pays d'origine. Un pays qui n'existe plus, charcuté au cours d'une guerre fratricide, des gens qui parfois eux aussi n'existent plus. Un conflit que l'enfant, lui, nourri pourtant très tôt de souvenirs qui ne sont pas les siens, résume comme étant *«la guerre de ses parents»*.

C'est une illusion, nous dit-on, de croire qu'un enfant peut sauver un couple, remplir une vie, contribuer à quelque chose de plus grand encore. *«Les gens imaginent que l'enfant est quelque chose de magique: il naît et il meurt pour l'humanité. Personne ne dit la vérité. La vérité est moins jolie.»* Les fractures multiples se transmettent elles aussi, tout comme les gènes.

Vladimir Tasic, auteur d'origine serbe vivant au Canada, dont *Le Mur de verre*, après *Cadeau d'adieu* et *Pluie et papier* (Les Allusifs, 2004 et 2006), est le troisième roman traduit en français — notons au passage qu'aucun des titres de l'écrivain de Fredericton n'a été publié en anglais au Canada —, parvient à conjuguer habilement une expérience singulière d'immigration, l'histoire d'un désamour conjugal et l'implosion violente d'un pays. Un roman, insiste l'auteur dans une courte note finale, *«sur l'impossibilité de devenir adulte»*.

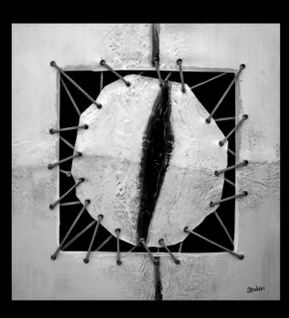
Collaborateur du Devoir



LE MUR DE VERRE
Vladimir Tasic
Traduit du serbe par Gojko Lukic
Les Allusifs
Montréal, 2010, 256 pages

Triptyque
www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: 514.597.1666

MŒBIUS
ÉCRITURES / LITTÉRATURE
124
AMÉRINDIENS



UN NUMÉRO PILOTÉ PAR
CHRISTINE LEROY

DANS LE CADRE DU
12e FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL
METROPOLIS BLEU
(21 AU 25 AVRIL 2010)

LANCEMENT DU NO 124
DE LA REVUE *MŒBIUS*
«AMÉRINDIENS»

Le dimanche 25 avril
de 14 h à 15 h 30
à la salle Les Courants
de l'Hôtel Delta Centre-Ville
777, rue Université,
métro Square-Victoria

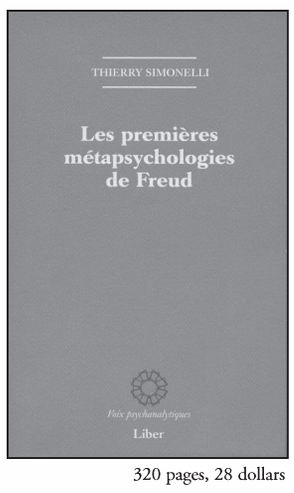
AVEC DES LECTURES DE
José Acquelin
Johanne Alice Côté
Violaine Forest
Catherine Eve Groleau
Jonathan Lamy
Marie-Hélène Montpetit
Guy Sioui Durand

FONDATION METROPOLIS BLEU
www.metropolisbleu.org

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Thierry Simonelli
Les premières métapsychologies de Freud. 1891-1896
«Voix psychanalytiques»





320 pages, 28 dollars

XYZ LA REVUE DE LA NOUVELLE
1985 1/4 de siècle 2010

Nouvelliers en émergence
Lecture de nouvelles
Dimanche, 25 avril 2010, 14 h
Metropolis bleu
Hôtel Delta Centre-ville
777, rue Université, Montréal
Salle St-Charles (prix d'entrée : 5 $)



Animateur
HUGUES CORRIVEAU
Il est poète, romancier, nouvelliste et essayiste, critique de poésie et de roman à la revue *Lettres québécoises*, ainsi que critique de poésie au journal *Le Devoir*. Il est l'auteur de vingt-six livres. Son plus récent roman, *La gardienne des tableaux*, a paru à l'automne 2008 chez XYZ éditeur et son plus récent recueil de poésie, *Le livre des absents*, a été publié en février 2009 aux Éditions du Noroît.



DAVID DORAIS
Il enseigne le français au cégep de Sorel-Tracy et détient un doctorat de l'Université McGill en littérature française (*Le corps érotique dans la poésie française du XVIe siècle*, PUM, 2008). Jusqu'à maintenant, il a signé un recueil de nouvelles (*Les cinq saisons du moine*, L'instant même, 2004) et un roman (*Plus loin*, Boréal, 2008). Il est également chroniqueur de littérature québécoise à la revue *L'inconvénient* et membre du collectif de rédaction de *XYZ. La revue de la nouvelle*.



MICHÈLE PÉLOQUIN
Elle est enseignante au Cégep du Vieux Montréal et chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal. Elle a publié plusieurs nouvelles dans des revues littéraires et a remporté, en 1989, le deuxième prix au Concours d'œuvres dramatiques de Radio-Canada pour son texte «L'inachevé». Elle a publié en 2004 un recueil de nouvelles, *Les yeux des autres* (XYZ), qui a été mis en nomination pour plusieurs prix. Elle prépare présentement un roman.



NICOLAS TREMBLAY
Il est directeur d'*XYZ. La revue de la nouvelle* et enseigne la littérature au Collège Lionel-Groulx. Il a été le directeur de publication d'un collectif sur Valère Novarina (*La bouche théâtrale*, XYZ éditeur, 2005), dramaturge sur lequel il a soutenu une thèse de doctorat à l'UQAM en 2008. Nouvellier et critique littéraire, il publie la majeure partie de ses textes dans la revue *XYZ*. Il prépare un recueil de nouvelles pour la rentrée littéraire d'automne 2010.



JEAN-SÉBASTIEN TRUDEL
Il est professeur au Département de littérature du Cégep Limoilou. Ses textes ont été publiés dans des collectifs aux Éditions L'instant même et dans des revues, en particulier *XYZ. La revue de la nouvelle*. Il prépare très lentement un recueil de nouvelles qui s'intitulera *Une bonne correction*.

Conseil des arts du Canada depuis 1957
Conseil des arts de Montréal
Conseil des arts et des lettres Québec
Canada
GINETTE BEAULIEU COMMUNICATIONS

LITTÉRATURE

L'Office de protection du lecteur

Edson, de Bill Morrissey : une pesante écriture encore doublement bousillée par une traduction naviguant à vue et à la limite du compréhensible et une édition bâclée



Louis Hamelin

Raymond Carver, écrivain minimaliste à son corps défendant: la chose est aujourd'hui connue. Sa correspondance avec l'impitoyable Gordon Lish, dont le stylo rouge se doublait d'une tronçonneuse, parue en 2007 dans le *New Yorker*, montrait tout ce que son fameux style «maigre» devait à un travail d'édition auquel Carver s'est plié avec autant de grâce qu'un ado rebelle sous le ciseau du barbier. Alors même qu'il constate sa dette immense envers celui par qui sont arrivés une nouvelle vie, la sobriété, des amis, la célébrité, la reconnaissance et un job à l'université (*«Tu m'as déjà donné un certain degré d'immortalité»*, écrit-il à Lish), Carver n'en commence pas moins, dès la parution de son second recueil de nouvelles, en 1980, à grincer sérieusement des dents. Et même si Gordon Lish pouvait, d'un stylo sadique, raturer jusqu'à 40 % des nouvelles qu'il lui confiait, faire reposer tout le succès et la gloire du nouveau Tchekhov sur un simple malentendu et une énième version du mythe de Pygmalion serait bien sûr réducteur: en 1982, l'icône de l'écriture minimale va trouver le courage de secouer le joug. Ray Carver refuse la chirurgie éditoriale et *Cathedral*, paru en 1983 et dont les textes semblent plus amples et plus riches de détails, lui attire des éloges encore plus appuyés.

Parce que, charcuté ou pas, Carver était un grand de la petite musique. De ses histoires émane un charme étrange. Au cours d'une période récente, je lisais toujours une de ses nouvelles au lit le soir et elles me faisaient le même effet qu'un sandwich au beurre de pinottes avec un verre de lait. Mais si Raymond Carver ne s'est pas laissé réduire à l'étiquette minimaliste et au confort d'un premier succès, sa littérature de prolo, avec sa (relative) pauvreté de moyens assumée, me semble être à la source d'un autre malentendu possible: renié par son «inventeur», le minimalisme carvérien est aujourd'hui, sinon bien vivant, du moins empaillé avec un art suspect qui sert assez souvent de paravent à la prose sans intérêt de pousseux de plume sous-doués qui, sous cet étendard, n'ont à montrer que la nudité de l'absence d'un quelconque talent.

Je remarque que la publicité trompeuse est, en littérature, parfaitement légale. Quand l'éditeur Zanzibar écrit en quatrième de couverture qu'«Edson *est une complète réussite qui place d'emblée son auteur aux côtés des plus grands, Raymond Carver, Richard Ford ou Cormac McCarthy*», il faudrait pouvoir le traîner en justice. Il y a plus d'invention et d'imagination portée au délire dans cette seule phrase que dans tout le roman qu'on essaie de nous maquignonner. Comme si la lecture, exercice subjectif, autorisait tous les abus... J'ai regardé dans l'annuaire, n'ai pas trouvé d'Office de protection du lecteur. C'est pourquoi la critique existe.

Je remarque que la publicité trompeuse est, en littérature, parfaitement légale

Au départ, *Edson* avait pourtant tout pour me plaire. L'histoire se passe dans une petite ville du New Hampshire groupée autour d'une unique usine, avec un tiers de la population d'origine canadienne-française et les deux autres yankee et polonais (lorsque le flux en provenance du Québec a commencé à se tarir, l'Église catholique s'y est tournée vers la Sainte Pologne pour continuer d'alimenter l'industrie locale en âmes pieuses et en chair souffrante). Et puis, dès la première phrase, on se retrouve en pleine tempête de neige! J'ai souvent remarqué que, pour avoir droit à d'honnêtes descriptions de tempêtes de neige, il fallait lire les écrivains du nord des États-Unis. Quant à l'auteur, Bill Morrissey, non content d'être le nouveau Cormac McCarthy, il est aussi, nous apprend son éditeur, *«une figure de la musique folk américaine, dans la lignée de Woody Guthrie, du premier Bob Dylan et du bluesman Mississipi John Hurt»*, excusez encore une fois du peu.

J'aimais bien son personnage principal et probable alter ego dans les premières pages du livre. Il me faisait penser à un de ces solitaires entre deux âges qu'on croise dans les épiceries des villages de l'arrière-pays, le samedi après-midi. Ils portent des chemises à carreaux, viennent changer la caisse de bière vide pour une pleine, posent sur le comptoir un pain tranché, une pinte de lait, des saucisses, une brique de cheddar et demandent deux paquets de cigarettes. Ils travaillent de leurs bras quand ils travaillent, chassent le chevreuil, laissent la télé les vider de leur viande intérieure le reste du temps comme une pute penchée sur la banquette avant du pick-up. Le dimanche après-midi, on les retrouve alignés au bar de l'estaminet local, le long duquel la serveuse musclée et blindée les tient rivés avec leurs sourires aussi frais que des langues de porc marinées dans le vinaigre pendant que l'écran géant déroule les images silencieuses d'un clip idiot ou de la finale de conférence de la NFL, aucune différence.

C'est un de ces gars-là que j'espérais rencontrer dans le livre de Morrissey. Ça commençait bien. Il sortait du bois au volant d'une vieille Chevrolet, avait raté son chevreuil mais descendu deux perdrix, et il neigeait. Mais l'écriture n'a pas tenu. Ni la narration, d'un insondable ennui, ni la traduction, épouvantable, ni même la grammaire, la syntaxe et la typographie, toutes malmenées avec le même flagrant mépris de tout amour du travail bien fait. Il faut imaginer le monde de Carver sans sa petite musique, sans la grâce accordée à la moindre chose par le regard d'un écrivain authentique. Puis cette pesante écriture encore doublement bousillée par une traduction naviguant à vue et à la limite du compréhensible et une édition bâclée. *«Toutes les villes au nord de Laconia, Laconia y comprise, étaient modestes.»* Je ne demande pas que ça sonne comme du Chateaubriand, mais un peu d'intelligibilité, serait-ce trop exiger? *«Demain matin, après que les engins aient à coup sûr enterré sa voiture en dégageant la route, il ne lui resterait plus qu'à se prendre par la main.»*

Bienvenue au New Hampshire, où les pompes ont été remplacées par des *«volucompteurs»* à la station-service du coin, où on trouve des arroyos (*sic*) à sec, où on *«tape le bœuf»* (hein, quoi?) avant de se boire *«un plein baquet de whisky irlandais»*, puis de rentrer «[pétrir] *la pâte des hamburgers du dîner*». Un vrai travail de cochon, dont les coquilles ne constituent que la partie la plus voyante. En voici deux, choisies presque au hasard: *«— Ça ta plu?»* Réponse: *«L'idée ne* [m]*'a séduisit guère.»* (*sic*)

hamelinlo@sympatico.ca

EDSON
Bill Morrissey
Traduit de l'anglais par Luc Baranger
Zanzibar éditions
Muret, 2010, 2686 pages

POÉSIE

Les éternités de Jean-Marc Desgent et de Robert J. Mailhot

HUGUES CORRIVEAU

«*C'est franchi*», écrit Jean-Marc Desgent dans ses très émouvants *Portraits de famille*. De nouveau, la mort, toujours la mort insidieuse, mais prise à bras-le-corps, investie totalement par le poète désemparé mais lucide. Les êtres de famille qui ont déserté se réincarnent dans la douleur du cœur, auprès de l'émoi que le corps couve. Le poète fait le tour de ces misères par lui-même investies: *«J'ai le corps à donner, le corps à familles, le corps à sœurette, à frérot, à beaucoup trembler, à beaucoup finir, je ne fais pas lieu, je fais le rien qui est bien joli avec neige folle et soleil d'hiver, je fais le monde en moins pour l'instant, je suis tête parlante* […].»

La poésie de Jean-Marc Desgent est certainement l'une des plus essentielles dans le paysage littéraire québécois. Ses textes sont d'une grande profondeur et toujours marqués par une vigueur renouvelée et stimulante. Ces *Portraits de famille* ne démentent pas l'immense souffle qui le porte depuis ses *Vingtièmes siècles* (2005). On y retrouve, toujours attachée aux mots percutants qui incisent l'actuelle affliction historique, cette révolte intérieure contre la déréliction, la violence et la souffrance. La famille devenant ici miroir d'une universelle douleur, mise en question, sinon implorée: *«Dis-moi, trésor papa, mes guerres civiles, / dis-moi, trésor cadavre à la beauté qui m'éclaire tout. // On emballe le grand corps, je suis au monde, / c'est ce passage à moins zéro; adieu, dehors, / c'est du dragon qui me prend, / dragon-papa, c'est pas ta voix, mais tes langues en moi.»*

Quoi qu'il en soit, le poète ne sera, ici, jamais rien d'autre *«qu'un gamin au bout d'une corde»*, cherchant dans ses mots à traduire la perte d'enfance, des êtres tutélaires, d'une naïveté à jamais révolue. Les textes, tendres et fouissant l'arrière moment du don, au bord d'une désespérance à pleurer, au bord de l'alerte qui ferait bruire le silence même, convoquent tous et chacun dans une tentative bouleversante de survie. Le poète affirme: *«Je suis tout déshabillé de tout, / mon cœur est illisible et fait le crac de l'os»*, mais on aurait tort de le croire à la lettre, car même si l'os craque, la parole, elle, sait dire.

Laissé seul

Robert J. Mailhot dédicace son premier recueil *«à* [ses] *parents, partis ensemble pour le Motel le 8 juin 2009 avant même la fin des travaux»*. Il visite ce *Motel Éternité* qui ouvre ses portes pour un ultime arrêt, afin de retracer un abandon.

Mais hélas ! Mailhot va du côté d'une navrante naïveté, non dépourvue de maladresses. En effet, que faire de cette effrayante *«amputation au cœur»*, de ces *«doigts en transhumance»*, de ces *«lèvres en exil»* ou de cette *«bouche effervescente»* qui mange, sans doute, les *«baies rouges* […] */ les gommes bleu mer […] / Et ces boules noires de deuil / au goût intolérable»*? Rien, sinon se désoler de voir un auteur laissé à ce point à lui-même. Quelqu'un meurt et on en écrit. Voilà une proposition bien convenue. Mais il faut justement lire, coup sur coup, Desgent et Mailhot pour saisir à quel point le talent est essentiel à toute véritable entreprise d'écriture. Et si le talent réel manque un peu, il faut au moins un éditeur vigilant pour en accompagner les premiers balbutiements, ce qui ne semble pas avoir été le cas ici. Trop de scories, trop de déchets sous la plume de ce poète-chirurgien. Là où Desgent écrit: *«On est déjà une montagne de sel / ça brûle les mains, les yeux, les lèvres, / on est le beau risque du monde, du dernier jour personne / Rien sur les trottoirs, vide sur les trottoirs, / J'entre à l'usine vêtu à la morte»*, Mailhot écrit: *«Pour revenir à la vie / mon râle perce le linceul»*. Mesurons, stoïque, la distance!

Collaborateur du Devoir

PORTRAITS DE FAMILLE
Jean-Marc Desgent
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2010, 72 pages

MOTEL ÉTERNITÉ
Robert J. Mailhot
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2010, 100 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un instrument de musique, la pensée

Rencontre avec le poète Philippe Beck

Philippe Beck, né à Strasbourg en 1963, publiait en 2009 un seizième opus, *Lyre Dure*, aux éditions Nous. Il était de passage à Montréal la semaine dernière, à l'occasion de *Sacrifiction*, un colloque organisé par Pierre Ouellet.

GUYLAINE MASSOUTRE

Qui l'aura entendu lire saura qu'il accompagne sa récitation d'un corps balançant et scandant le rythme en sa respiration. Faire entendre ces poèmes écrits dans le son, avec l'appui des syllabes longues et des brèves, tel est le chant d'une parole rapide et dense, accentuée à l'instar du vers classique. Cette langue moule sa robustesse avec bonheur, aussi inouïe qu'accessible, syncopée dans un flot constant, naturel et plein d'aisance.

Il a ce *«souci constant d'un en-avant qui déprise toutes les avant-gardes»*, décrit Jean-Luc Steinmetz à son propos, dans le concert de prestigieuses voix critiques qui voient en lui un des meilleurs poètes français actuels. On le retrouve, pour ses anecdotes éludées des contes de Grimm dans *Chants populaires* (Flammarion, 2007), cité par Florence Delay dans *Mes cendriers*, tout juste paru chez Gallimard.

Hymne amoureux, chant d'écriture, volupté, le poème de Beck invente des jonctions entre ce qui fait écran, passé ou présent. Une silhouette passe et, dans le ressaisissement de sa contemplation, entre réminiscence et innovation, voici l'hymne au singulier — *«impersonnage»*, il le nomme —, forme façonnée sur une surface balayée par l'aurore: *«Je les ai-esquisse comme Michel Ange et Léonard multiplie les croquis, il blasonne analytiquement, crayonne des moments de corps X»*, entendon à la lecture captée de cette Lyre Dure, chant écrit pour rester.

Et le poète, questionné sur sa pratique d'écrivain, de revendiquer la détente et l'ascèse, le relâchement et la tension, parfaitement audibles: *«Le poème défend la dureté à l'égard des aggravateurs qui ont renoncé aux forces du langage, comme à l'égard de ceux qui s'en tiennent aux prétentions orphiques.»* Le poème s'équilibre sur une note juste. Ni bavard ni obscur dans l'état lyrique, sa langue distancée de celle qui communique, autant que Brecht de l'émotion, produit cette *«détente inattendue»*, *«a-magique»*, cet *«intervalle»* où le texte à la fois se comprend et se ressent.

La matière supérieure

Comment écrit-on aujourd'hui un livre de poésie? *«Au début, j'ai toujours le titre, le sujet. Tout part du projet, et commence alors ce que j'appelle la série des illusions. Ce sont des versions que je donne au premier lecteur, Gérard Tessier, qui me force à récrire quatre ou cinq fois, jusqu'à ce que l'idée du livre ait atteint ce que Marcel Jousse appelle le sémantisme récitationnel dans* L'Anthropologie du geste, *l'ordre sémantico-pratique du poème.»*

Qu'est-ce qu'un poème? *«Le poème est l'idéal de la prose»*, et il se reprend avec la douceur sérieuse qui le caractérise: *«C'est le discours qui parachève la prose.»* Formé par Jacques Derrida, cet universitaire affable a choisi la simplicité, sans perdre de vue ni la philosophie ni la poésie, ces *«densités singulières»* que l'écriture informe en quantités métriques.

«La vérité a un rythme», explique ce disciple de La Fontaine. On croit rêver. Il faut l'entendre vanter la phrase versifiée, cadencée, composite, *«élittérature»*, dit-il pour souligner l'élan, et le rythme admirable du poète classique, jadis tenu dans l'ombre du pouvoir.

« La force des métaphores reconduit l'obscurité qu'elles prétendent éclairer »

«La Fontaine, comme Racine, connaissait les secrets du rythme, des masses verbales, l'étude au sens musical, cette somme de découvertes et de travail», commente Beck, sûr que le poème triomphera de ses lectures: *«le cœur des variations»*, *«une allumette sous la banquise»*, dira-t-il ailleurs.

Géographie des corps vivants

«La forme ne se décrète pas. La prose est un confort, elle apaise, rédimante, tandis que le poème a pour fonction de recharmer le sans-charme.» Nourrie de savoir, cette poésie aimantée par la technique accepte des néologismes tempérés, des intempérances modérées, selon que *«dans le monde se révèlent des dispositions pensables»*. Et dans l'entre-deux des vérités soumises au temps, Beck cite alors Benjamin et Celan plutôt que Proust et Baudelaire.

Le poète remonte vers la source*: «La force des métaphores reconduit l'obscurité qu'elles prétendent éclairer.»* Dans un discours qui sonne juste à qui l'écoute, il confie son immense tristesse de vivre en prose, celle qui a présidé aux exercices sur le blogue de sitaudis.fr, à l'origine d'*Un journal* (Flammarion, 2008). Dans cet essai polyphonique, on lit la joie de retrouver le vers, forme du bonheur d'aimer, implosion, quand tout est dilution et perte de sens. *«Je fais une proposition d'âme ouverte»*, lit-on dans *Lyre Dure*. Telle a été la rencontre, la pratique même de *«filtrer les forces compliquantes»*, en un *«phrasé timbré»* impossible à résumer, tant elle ramène le lointain dans le contemporain.

Collaboratrice du Devoir

EN BREF

Horacio Castellanos Moya à Montréal

L'écrivain sud-américain Horacio Castellanos Moya sera à la librairie Le Port de tête, au 262 de l'avenue du Mont-Royal Est à Montréal, le mardi 26 avril à 18h30, afin de rencontrer ses lecteurs. *Effondrement*, un nouveau roman, est annoncé à l'enseigne des Allusifs pour le mois d'août. – *Le Devoir*

Troisième table ronde annuelle de **T.A.M.B.O.U.R.**

Où es-tu… l'Éthique?
Où est tué… l'Éthique?



T RAIT
A NTÉCÉDENT
M OBILITÉ
B URINAGE
O SCILLATION
U S
R ETOUR

Se déployer dans l'espace sociétal signifie le plus souvent consentir à un consensus établi. Adhérer à un tel consensus pour nourrir une sensation de cohésion ne se révélera finalement que de l'ordre du leurre. L'ébranlement de telles assises, qu'érige le consensus établi, ne pourrait advenir que par une *Éthique*, où la perte épouse le tranchant du symbolique, acte indéfiniment réitéré…

Tambour: © Musée d'Art Moderne (Troyes) Donation Pierre et Denise Lévy. Photo Daniel Lo Nové

Le samedi 1er mai 2010
de 9 heures à 17 heures
Lieu: Studio Esplanade
Compagnie Marie Chouinard
4499, avenue de l'Esplanade
Montréal
Inscription: 60$ (étudiant 25$)
Pour informations:
514.488.7214
info@tambour1856.com

Michel T. Giroux
La conscience morale face au discours écrit
Jacques Quintin
Du lieu caché de l'éthique
Paul Chamberland
Le poème fait entendre le dire des parlants
Violette Dionne
Le facteur et la chose

ENTREVUE

Yannick Haenel, roi de la controverse

« Je me suis interrogé sur cette belle et étrange souveraineté de la parole et de la poésie »

STÉPHANE BAILLARGEON

La parole poétique a-t-elle plus de valeur que l'histoire? La question fondamentale taraude ce que des médias français ont baptisé *«l'affaire Karski»*. Ladite «affaire» a germé autour du très beau livre *Jan Karski* de l'auteur Yannick Haenel, un *«faux roman»* (selon le cinéaste Claude Lanzmann, qui a mené la charge) sur une vraie histoire, celle d'un important témoin polonais de la Shoa dépêché en 1942 auprès des Alliés, qui n'ont pas réagi. Ou trop peu. Ou très mal. Qui sait? Et comment juger? Y compris le président Roosevelt et Dieu Lui-même, qui ont «laissé faire».

Yannick Haenel était à Montréal il y a quelques jours pour participer à un colloque universitaire sur le thème de la littérature et du sacré. *«J'ai parlé de l'idée que je me fais de la littérature»*, a-t-il dit en entrevue au *Devoir*, dans une grande salle remplie de livres de son éditeur Gallimard. *«J'ai parlé de l'*Odyssée. *Il y est dit que, sur l'île d'Ithaque, celui qui parle tient le sceptre. Celui qui parle devient donc le roi, dans un moment démocratique, si je puis dire. Je me suis interrogé sur cette belle et étrange souveraineté de la parole et de la poésie.»*

D'où ce choix des vers de Paul Celan (*«Qui témoigne pour le témoin?»*) en exergue de son *Jan Karski*. *«Au fond, la réponse explicite, c'est que ce n'est pas l'écrivain mais la littérature qui témoigne. C'est le fait d'écrire cette parole qui traverse le temps. Proust disait qu'il n'existe peut-être qu'un seul écrivain à travers le temps. En tout cas, pour moi, la littérature est peut-être plus forte que les subjectivités.»*

Interroger l'histoire

Ce qui ne place pas la parole du poète ou du romancier au-dessus des autres, mais en dialogue avec elles. Pour Yannick Haenel, le roman tient le sceptre, à son tour, puis le transmet à l'essayiste, à l'historien, au cinéaste ou même au journaliste, pourquoi pas.

«Jan Karski*, pour moi, c'est un livre de dialogues avec les documentaires, les mémoires, les archives. Dans ce livre, au fond, quelqu'un qui écrit de la fiction se demande comment on peut, avec elle, interroger l'histoire. Pour moi, c'est un livre qui dit des choses sur la politique aussi, mais au sens large, sur ce qu'est devenu le monde depuis la Deuxième Guerre mondiale.»*

Le roman compte trois parties. La première décrit le témoignage du vrai Jan Karski dans le film *Shoah* de Claude Lanzmann. La deuxième résume le livre *Histoire d'un État secret* rédigé par Karski en 1944 pour raconter son aventure de courrier de l'«Armée de l'intérieur» dépêché auprès des Alliés pour les avertir de l'extermination des Juifs d'Europe. La troisième parle au «je» et fait dénoncer par Karski la complicité des Alliés, qui ne sont pas intervenus pour arrêter le massacre.

M. Haenel raconte avoir découvert le témoignage du héros noir en voyant le film *Shoah* et d'en avoir été *«complètement bouleversé»*. Les reproches de M. Lanzmann d'avoir falsifié l'histoire l'ont d'autant plus affligé. *«Le flash est venu en voyant cette scène où il flanche au moment où il a quelque chose d'extrêmement important à dire,* raconte l'auteur. *Il quitte le cadre et laisse une place vide. Je me suis dit que ma légitimité serait peut-être là, si j'arrivais à rendre hommage à ce vide. Je voulais faire entendre le silence.* [...] *J'ai essayé de me mettre dans la peau de quelqu'un qui pensait avoir échoué dans sa tentative de transmettre un message presque intransmissible. J'ai proposé l'exploration intime d'une âme.»*



C. HÉLIE

Dans *Jan Karski*, «j'ai proposé l'exploration intime d'une âme», explique en entrevue l'auteur, Yannick Haenel.

Un livre « intègre »

C'est le privilège du poète, quand il tient le sceptre. D'autres artistes ont pris la parole sur le même sujet dérangeant. Dans ses *Bienveillantes*, Jonathan Littell s'est placé dans la peau d'un officier SS aussi cultivé que monstrueux. Avec *Inglourious Basterds*, Quentin Tarentino a proposé une pochade uchronique qui n'a pas moins reçu de reproches critiques. Il a été traité de cinéaste nazi jusque dans *Le Devoir*.

«J'ai fait un livre intègre, dit finalement Yannick Haenel. *Les historiens se sentent un peu débordés, dépossédés, et ça les énerve qu'on mette de la fiction dans l'histoire. Pour eux, la fiction, c'est le domaine du faux. Moi, je ne crois pas que la littérature relève de ce régime de la vérité et du mensonge. C'est beaucoup plus complexe. Elle relève du questionnement, de l'interrogation. Je pense que la fiction, comme mode de connaissance, et j'insiste sur ce thème, peut être intuitive, dangereuse, mais aussi un relais de transmission de la mémoire. Je pense qu'il y a dans le passé des éléments enfouis que les romanciers ont le pouvoir et les moyens de déterrer.»*

Le Devoir

JAN KARSKI
Yannick Haenel
Gallimard, «L'Infini»
Paris, 2009, 186 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

Le fond de la casserole

La journaliste Florence Aubenas enfile sa panoplie de chômeur pour témoigner de la condition difficile des petits travailleurs.

CHRISTIAN DESMEULES

Florence Aubenas, longtemps journaliste pour le quotidien *Libération* (l'histoire de son kidnapping en 2005 à Bagdad avait fait un certain bruit), aujourd'hui grand reporter au *Nouvel Observateur*, a eu l'idée de mesurer les effets sur le terrain de la récente crise économique en France.

Sans changer de nom ni de visage, laissant croire autour d'elle à Paris qu'elle partait écrire au Maroc, elle a loué une petite chambre meublée à Caen, a maquillé son CV en s'accordant l'équivalent d'une 5e année du secondaire, un divorce douloureux après une vie d'épouse au foyer, à peu près aucune expérience de travail. Puis elle s'est inscrite au Pôle emploi de cette ville moyenne de Basse-Normandie. L'expérience — qui durera en tout six mois, de février à juillet 2009 — a pris fin d'elle-même au moment où on lui a proposé un contrat à durée indéterminée (CDI). Le Graal de l'emploi, toutes catégories confondues, dans l'Hexagone.

Florence Aubenas dresse un portrait à la fois triste et révoltant d'une aliénation, de la douleur de ceux que l'on balaie sous les statistiques

On se souviendra peut-être que l'essayiste et chroniqueuse politique américaine Barbara Ehrenreich, dans *L'Amérique pauvre. Comment ne pas survivre en travaillant* (Grasset, 2004), avait emprunté des méthodes semblables afin de rendre compte elle aussi de la situation de certains groupes de travailleurs parmi les plus précaires aux États-Unis. Les deux livres sont aussi des cousins de la fesse gauche du formidable *Dans la dèche à Paris et à Londres* de George Orwell, paru en 1933.

Précarité, déshumanisation, fatigue, désespoir. Elle y partage le quotidien des travailleurs bien «réels», réduits à ramasser comme des miettes de pain des heures de travail à gauche et à droite, ballotés au gré des caprices d'employeurs, d'agences de travail et d'organismes gouvernementaux d'aide à l'emploi qui enrobent leur action de formations bidon et d'une euphémisation «proprement» délirante (*«Les métiers de la propreté, c'est l'avenir, mais il faut se décider maintenant»*).

Levée six jours sur sept dès l'aube avec d'autres «gens du ménage» (dont elle nous livre quelquefois l'histoire particulière) pour nettoyer en quatrième vitesse les cabines et les toilettes de ferrys qui traversent la Manche, peu douée pour faire le ménage, le récit est aussi celui, en creux, d'un petit calvaire personnel pour la journaliste-vedette. Avec quelques heures de nettoyage dans un camping, c'est le mieux qu'elle pourra trouver: *«Vous êtes plutôt le fond de la casserole, madame»*, lui dira un agent d'emploi.

Main-d'œuvre docile, consommateur exemplaire et endetté, fidèle téléspectateur. L'équation du parfait citoyen? Sans faire d'effets, avec une plume forte et un regard auquel rien ne semble échapper, Florence Aubenas nous dresse un portrait impressionniste, à la fois triste et révoltant, d'une aliénation beaucoup trop tranquille. Elle donne un visage et une douleur à ceux que l'on balaie aussi trop commodément sous les statistiques.

Un avant-goût de l'avenir que nous prépare peut-être l'atomisation sociale, le déficit croissant de conscience politique et la désolidarisation des travailleurs.

Collaborateur du Devoir

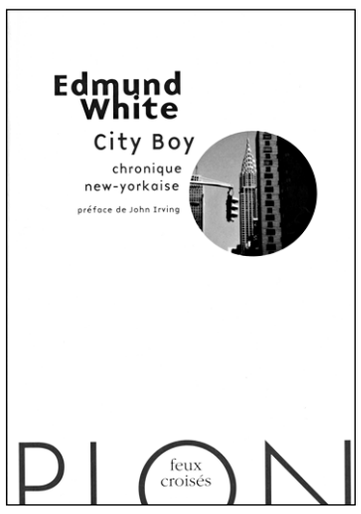
LE QUAI DE OUISTREHAM
Florence Aubenas
Éditions de l'Olivier
Paris, 2010, 276 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

La gloire d'Edmund White

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Edmund White, romancier, biographe de référence pour Genet et Proust, pionnier de la littérature gaie, s'est voulu très tôt écrivain. Mais malgré le succès tout relatif d'*Oublier Helena* (1973), un premier roman remarqué par Nabokov, cet écrivain né en 1940 fut réduit, bien malgré lui, à vouer une bonne partie de ses journées new-yorkaises à la pratique d'un journalisme alimentaire. Rédacteur pour des feuilles éphémères, critique à la pige, spécialiste improvisé de tout et n'importe quoi, selon les besoins du marché d'un éditeur industriel, White nous assure dans *City Boy*, son autobiographie new-yorkaise, avoir beaucoup travaillé, tout en menant en parallèle une vie sexuelle bohème, à l'ère d'une homosexualité aux avenues encore bien mal définies.



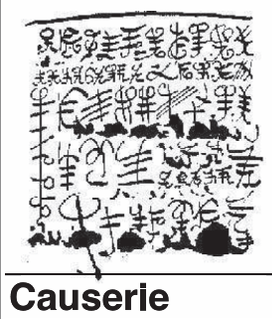
Qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire, dans pareil climat, de s'éviter de succomber aux modes, de se vouer à l'éternité, à l'universalité, un peu à la façon peut-être d'une Susan Sontag? Cette réflexion sur la durée d'une œuvre revient sous diverses formes dans *City Boy*. *«À l'ère d'Internet, du quart d'heure de célébrité et surtout d'une renommée extrêmement locale ("Je suis célèbre pour les quinze personnes qui me lisent sur mon blog"), à une époque où l'espace culturel est si segmenté et le temps si accéléré, se préoccuper de bâtir une réputation durable a-t-il encore un sens?»* On croise bien sûr dans ce livre quelques figures emblématiques de la littérature universelle, des monuments comme Vladimir Nabokov, William Burroughs ou Anton Tchekhov, mais on y rencontre aussi plusieurs oubliés. Si bien que la littérature apparaît bientôt comme un objet mouvant, à jamais en quête d'équilibre.

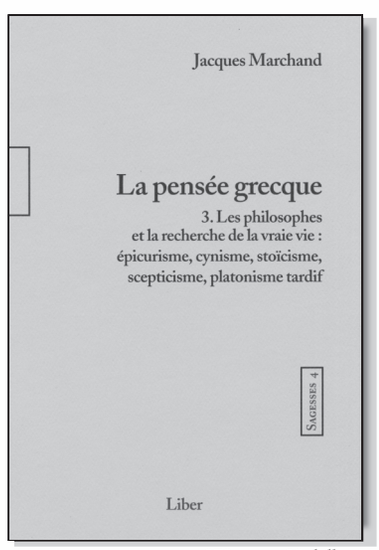
Quel destin pour tous ceux qui cherchent la gloire littéraire? White cite à ce propos l'empereur Marc-Aurèle. Qui a envie d'une gloire littéraire posthume? demandait-il. *«Ça n'a aucune importance pour l'auteur mort — et d'ailleurs, fait remarquer Marc-Aurèle avec une pointe de snobisme, les imbéciles qui décideront de ces choses dans l'avenir ne vaudront pas mieux que les imbéciles qui en décident aujourd'hui.»* Est-ce à la suite de cette mise en garde que White, à mesure que les années passent, apparaît travailler de plus en plus au nom du présent, mais tout en se réclamant en douce de cette fratrie d'auteurs que l'on prend volontiers pour le ciel de la littérature?

Le Devoir

CITY BOY
CHRONIQUE NEW-YORKAISE
Edmund White
Préface de John Irving
Traduit de l'anglais par Philippe Delamare
Plon
Paris, 2010, 326 pages

Olivieri
librairie ▸ bistro
Au cœur de la littérature
Mercredi 28 avril
19 h 00
Avec le soutien de la Sodec.
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LETTRISME - L'ULTIME AVANT-GARDE ?

Causerie
Créé à Paris en 1945 par Isidore Isou, le lettrisme est l'un des mouvements d'avant-garde les plus importants du siècle dernier. La nouvelle vague au cinéma, l'art conceptuel, le body-art, entre autres, lui doivent tous quelque chose.
Avec BERNARD GIRARD, de passage à Montréal, auteur de *Lettrisme – L'ultime avant-garde* (Presses du réel) qui présente l'histoire de ce mouvement, ses concepts esthétiques et aussi politiques.
Et MICHEL PIERSSENS, GILLES DUPUIS et KARIM LAROSE (Dép. des littératures de langue française de l'UdeM)

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature
Jacques Marchand
La pensée grecque
tome 3:
épicurisme, cynisme, stoïcisme, scepticisme, platonisme tardif


378 pages, 30 dollars

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Drôles de philosophes



LOUIS CORNELLIER

On n'associe pas spontanément la philosophie et l'humour. L'une serait sérieuse et l'autre, plutôt frivole. Le rire, pourtant, est souvent présenté comme le propre de l'humain, une catégorie qui est au cœur de la démarche philosophique. Dans le Québec actuel, de plus, l'humour occupe une place importante, un phénomène que les philosophes, obsédés par la compréhension du monde auquel ils participent, ne peuvent laisser impensé. Aussi, il faut se réjouir de la publication de *Je pense, donc je ris. Humour et philosophie*, un ouvrage collectif qui souhaite *«projeter un éclairage philosophique sur l'une ou l'autre des dimensions de l'humour»*.

Quelques grands philosophes, rappellent Normand Baillargeon et Christian Boissinot, directeurs de cet ouvrage, ont développé des théories sur l'humour. Hobbes, pour lequel *«l'homme est un loup pour l'homme»*, y retrouve l'expression de la moquerie. Selon lui, *«le rire ponctue la victoire narcissique que nous procure le spectacle des faiblesses d'autrui»*, expliquent nos guides. L'humour, en d'autres termes, devient une sorte de poursuite de la guerre de tous contre tous par d'autres moyens.

Pour Kant, l'humour est causé par le surgissement de l'inattendu, du bizarre dans le cours normal des choses. Un peu dans le même sens, Bergson y voit du *«mécanique plaqué sur du vivant»*. Un homme marche, avec fluidité, quand, soudain, une pelure de banane sur son passage le transforme en pantin désarticulé. Bergson insiste aussi sur le rôle social de l'humour, qui *«contribue à identifier, en les conspuant, des défauts qu'il tente de corriger»*. On pense ici à l'œuvre d'Yvon Deschamps ou aux Zapartistes. Des psychologues, enfin, évoqués dans ce livre par les philosophes-humoristes américains Cathcart et Klein, avancent que nous faisons des blagues à propos des choses qui nous troublent, *«afin de calmer un moment ces angoisses»*.

Peut-on, cela admis, rire de tout et n'importe comment? Le collègue Stéphane Baillargeon, dans un des meilleurs textes de ce collectif, s'attaque à cette question. Il cite Werner Reich, un rescapé juif des camps de la mort, qui affirme que les détenus riaient beaucoup à Auschwitz. Tout est permis, donc? Il faut, explique Baillargeon, pouvoir rire de tout (attitude libertaire), mais en respectant des limites sociales justes et raisonnables (attitude politico-juridique) et, surtout, des principes éthiques. *«Du point de vue moral,* conclut-il, *l'intention moralement portée offre la clé déterminante pour décider de ce qui peut et ne peut pas faire rire.»*

Dans son *Petit traité des grandes vertus* (Points, 2001), André Comte-Sponville adopte une perspective semblable. *«On peut plaisanter sur tout: sur l'échec, sur la guerre, sur la mort, sur l'amour, sur la maladie, sur la torture*, propose-t-il. *Encore faut-il que ce rire ajoute un peu de joie, un peu de douceur ou de légèreté à la misère du monde, et non davantage de haine, de souffrance ou de mépris. On peut rire de tout, mais pas n'importe comment. Une histoire juive ne sera jamais humoristique dans la bouche d'un antisémite.»*

Dans sa contribution intitulée *«Philocomédie»*, Christian Boissinot propose *«une autre histoire de la philosophie»*. Il surprend un peu, d'abord, en affirmant que *«la philosophie a négligé le rire en tant qu'objet de réflexion»*, alors que tout l'ouvrage dans lequel il écrit cette phrase tend à prouver le contraire. Malgré tout, sa brève histoire de la philosophie comme haut lieu du comique est bienvenue. Il n'est pas désagréable de rire des travers de la philosophie (de son inutilité, de sa lourdeur), mais il est encore bien plus agréable de rire avec les philosophes, comme Diogène de Sinope, le *«pape du cynisme»*, qui *«mendiait auprès des statues pour s'habituer au refus»*, Voltaire, Nietzsche, un philosophe *«complètement marteau»* et maître de la prétention comique bien avant Martin Matte, et bien d'autres, dont l'austère Lévinas, qui refusait une deuxième tasse de thé au nom de son *«mono-thé-isme»*.



SOURCE AFP

Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre discutent au cours d'une réunion organisée en faveur des dissidents soviétiques, le 21 juin 1977, au théâtre Récamier à Paris.

Parmi les treize essais qui composent ce recueil, on retiendra aussi celui de Lucie Joubert, sur l'humour particulier et souvent négligé des femmes, et celui de Normand Baillargeon, plus spécialisé, qui tente un rapprochement entre humour et mathématiques. Le *«dialogue cynique sur le rire»* entre Gorgias et Diogène, imaginé par Robert Aird et Yves Trottier et qui pose la question du rire comme outil de transformation sociale, mérite aussi le détour, tout comme l'analyse savante que Michèle Nevert consacre à ces *«clowns littéraires»* que sont Claude Meunier et Marc Favreau.

Dans l'ensemble, toutefois, ce *Je pense, donc je ris* s'avère très inégal et contient trop de textes qui ne sont que corrects et ne sont pas à la hauteur de l'originalité du projet.

Drôle de couple

Comme philosophes, Sartre et Beauvoir ne sont pas particulièrement comiques, mais, ensemble, ils forment néanmoins un bien drôle de couple. Le pacte de liberté amoureuse et sexuelle qu'ils ont conclu a été abondamment commenté. Dans *Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir: deux solitudes et un duo*, Carole Potvin, professeure de littérature au cégep Gérald-Godin, l'explore à nouveau, en relisant la correspondance de guerre des célèbres amoureux afin de faire ressortir la personnalité intime de chacun d'eux et ce qui les lie, malgré tout.

Potvin trace de beaux portraits des épistoliers. De Sartre, elle retient qu'il *«est fragile et même dépendant»*, qu'il *«fait une boulimie de mots»*, qu'il est *«un conteur dans le plus fin, le plus drôle»* et que ses lettres s'adressent *«moins à son destinataire qu'à un désir de célébrité, qu'à l'ombre d'un public éventuel»*. Homme à la *«sensualité triste»*, il recherche surtout, constate Potvin, *«l'accouplement des intelligences avec la collaboratrice»*.

Cette dernière, *«incarnée, sensuelle»*, écrit des lettres pour *«parler à son compagnon»* et non pour exposer des idées. En elle, bonheur et ténèbres se côtoient, tout comme le désir volontaire *«d'être la première»* et une certaine propension à la soumission. L'écriture la stabilise, résume Potvin, alors qu'elle fait vibrer Sartre.

Le plus surprenant, dans cette histoire, reste le nombre de pages noircies et la somme d'énergie dépensée par ces deux personnages pour gérer des infidélités multiples, souvent tordues et presque toujours pathétiques. Ces géants de la pensée occidentale avaient du temps à perdre avec ça? On hésite entre la déception et le sourire.

louisco@sympatico.ca

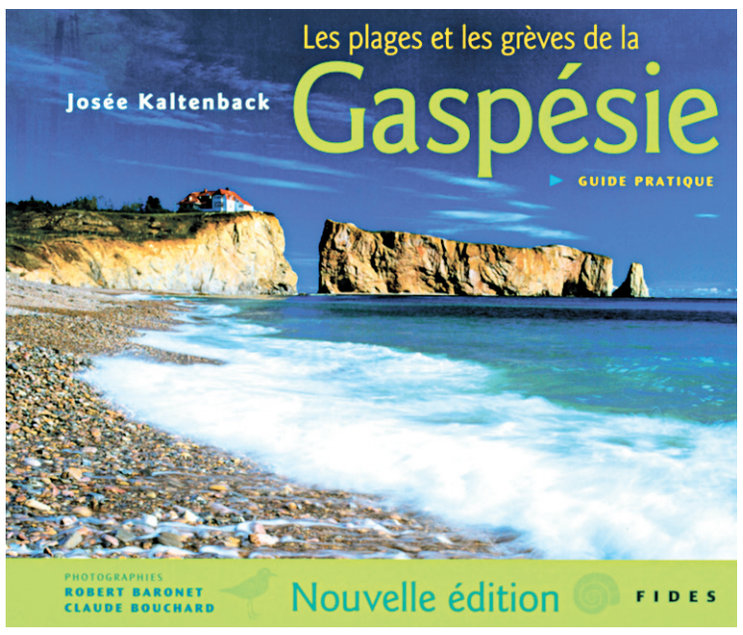
JE PENSE, DONC JE RIS
Humour et philosophie
Sous la direction de Normand Baillargeon et Christian Boissinot
Presses de l'Université Laval
Québec, 2010, 248 pages

JEAN-PAUL SARTRE ET SIMONE DE BEAUVOIR: DEUX SOLITUDES ET UN DUO
Carole Potvin
Nota bene
Québec, 2010, 172 pages

EN BREF

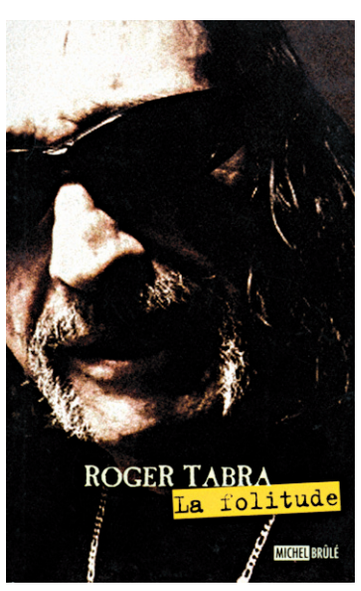
Plages et grèves de la Gaspésie

Six cents kilomètres de littoral. Ouf! Des grèves presque sans fin où roulent les galets, des plages sablonneuses, des anses rocheuses et des falaises, la Gaspésie recèle des dizaines de ces petits paradis côtiers, tous différents. Dans un guide très pratique qui décline les moyens d'accès et décrit les sites et les activités à y faire, ce petit livre aux effluves d'embrun se révèle être un incontournable pour qui s'attaque à réaliser le grand tour de la péninsule gaspésienne. (*Les Plages et les Grèves de Gaspésie,* Josée Kaltenbach, Fides, Montréal, 2010, 288 pages) – *Le Devoir*



La folitude du parolier

Après avoir mis ses mots dans la bouche des Éric Lapointe, Dan Bigras, Isabelle Boulay, France d'Amour et Luce Dufault, Rober Tabra couche maintenant sur papier sa propre rupture amoureuse. Le célèbre parolier, arrivé au Québec en 1992, témoigne, dans *La Folitude*, de la période la plus difficile de sa vie, marquée par le départ de la mère de son fils. Une époque où il a cru devenu fou d'amour et de chagrin. Intense. (Robert Tabra, *La Folitude*, éditions Michel Brûlé, Montréal, 2010, 313 pages) – *Le Devoir*



La vie de Galilée

Dans *Galilée, vie et destin d'un génie de la Renaissance* (éditions Evergreen), David Whitehouse présente la vie du *«père de la physique et des sciences modernes»*. Galilée étudie les corps célestes, les phases de la Lune, celles de Vénus, les taches solaires, et bien d'autres phénomènes aussi. Ses écrits seront interdits. On sait aujourd'hui qu'en s'intéressant à lui, on ne perd pas son temps. Cette biographie, très abondamment illustrée, s'avère riche et passionnante. – *Le Devoir*

Islande : pas de fumée sans feu

Qu'est-il arrivé dans ce petit pays, un des plus riches et des plus égalitaires du monde, pour que soudain une déroute financière emporte tout? L'éruption volcanique cache aussi par sa fumée ce petit pays auquel Daniel Chartier, professeur à l'UQAM, a consacré son attention. *La Spectaculaire Déroute de l'Islande* (Presses de l'Université du Québec) propose une analyse de l'image changeante de ce pays au cours de la crise économique de 2008. – *Le Devoir*



POLITIQUE

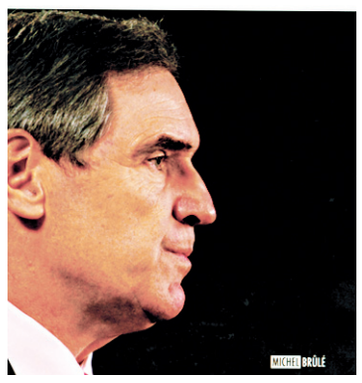
Dubuc contre Ignatieff

LOUIS CORNELLIER

Dans l'esprit de *Michael Ignatieff, imposture et ascension* (Du Québécois, 2009), un pamphlet du militant indépendantiste Pierre-Luc Bégin, *Michael Ignatieff au service de l'empire*, un essai de Pierre Dubuc, directeur du mensuel *L'Aut'journal,* revisite les nombreuses prises de position passées du chef libéral pour en conclure que ce dernier n'a rien d'un allié du Québec. Plus raffinées que celles de Bégin, les analyses de Dubuc se fondent sur une lecture attentive des interventions intellectuelles d'Ignatieff.

Les illustres ancêtres paternels et maternels de l'actuel chef de l'opposition à la Chambre des communes se sont mis au service de l'impérialisme, russe dans un cas, anglo-saxon dans l'autre. Peut-on en tirer la conclusion que leur descendant fera de même? Dubuc le suggère, un peu abusivement à mon avis. L'argument de la tradition familiale, en politique moderne, est fragile, voire injuste.

Il reste qu'on ne peut nier qu'Ignatieff a fait le jeu, à son tour, d'un empire, américain dans son cas. Il a, en effet, appuyé les interventions militaires de ce dernier au Kosovo, en Afghanistan et en Irak, au nom d'un «impérialisme léger», ou temporaire, nécessaire à la préservation de la démocratie dans certains pays en déroute. Or, selon Dubuc, cet *«impérialisme humanitaire»* reste un impérialisme condamnable, malgré ses prétentions droits-de-l'hommistes. Tout cela, dira-t-on, est assez connu. Cet essai a cependant le mérite de présenter clairement Ignatieff comme l'homme *«des classes dirigeantes et de l'establishment militaire du Canada et des États-Unis»,* mandaté pour contrer la *«dérive pacifiste»* du Parti libéral du Canada, imposée par le refus québécois de la guerre sous Chrétien et Martin.



L'influence d'un philosophe

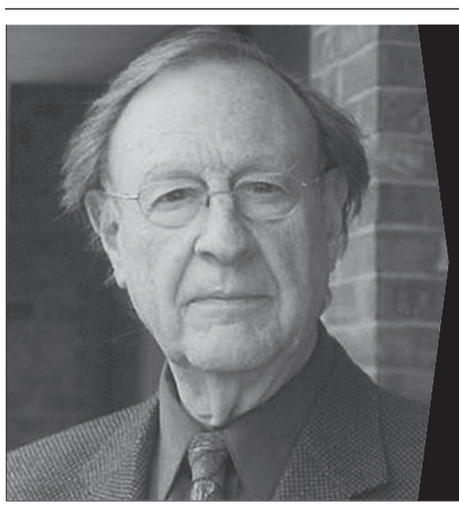
Dubuc, toutefois, est surtout intéressant quand il se penche sur l'influence du philosophe anglo-saxon Isaiah Berlin sur la pensée d'Ignatieff. On doit à Berlin, qui aurait été un propagandiste anticommuniste de la CIA, selon Dubuc, la célèbre distinction entre les concepts de *«liberté négative»* et de *«liberté positive»*. La première se limite à l'absence de contraintes (libéralisme classique), alors que la seconde insiste sur l'accès aux conditions permettant l'exercice réel de la liberté (tradition socialiste). Berlin explique qu'une intervention étatique visant la justice sociale (liberté positive) entraîne presque inévitablement une perte de liberté (négative) et que c'est cette dernière qui doit avoir préséance. Ignatieff, selon Dubuc, serait à cet égard un fidèle disciple de Berlin, auquel il a consacré une biographie, et n'aurait strictement rien d'un intellectuel de gauche, voire de centre gauche.

Dans le débat sur la question nationale, enfin, les nationalistes québécois ne devraient rien attendre de la part d'Ignatieff. S'il reconnaît une certaine légitimité *«temporaire»* à la loi 101, le chef libéral se méfie des droits collectifs, rejette le droit à la sécession et affirme même que la Conquête de 1763 a apporté l'autonomie et la démocratie aux Canadiens français. Peut-on suivre Dubuc quand il suggère que, si Ignatieff *«était au pouvoir dans le cas d'un référendum victorieux, il n'hésiterait pas à invoquer le "droit d'ingérence" pour justifier une intervention militaire, sans doute pour répondre à l'appel de membres de la minorité anglophone de Montréal qui ne manqueront pas de crier au "nettoyage ethnique"»*? Espérons plutôt qu'il exagère.

Les Québécois, jusqu'à maintenant, restent insensibles aux charmes de Michael Ignatieff. Pierre Dubuc vient les raffermir dans ce refus.

Collaborateur du Devoir

MICHAEL IGNATIEFF AU SERVICE DE L'EMPIRE
UNE TRADITION FAMILIALE
Pierre Dubuc
Michel Brûlé
Montréal, 2010, 192 pages



« La revue *Relations* compte parmi les plus anciennes publiées au Québec. Pourtant, elle demeure **plus jeune que jamais!** Elle aborde avec une audace qui ne se dément pas tous les grands thèmes de l'actualité. Elle porte un regard critique sur la culture, la politique, l'économie, les religions, etc. Une critique réfléchie, constructive et rafraîchissante **qui va au fond des choses**. On gagne immanquablement à lire *Relations*. »

GUY ROCHER, sociologue

www.revuerelations.qc.ca

ReLations
Pour qui veut une société juste